

## La tragique Libération de Rânes (10-16 août 1944)

Récit de l'abbé François Lévesque, ancien curé de Rânes.

Reportage du *Pays d'Argentan* n° 63, mars 1947, pp. 205-215, revu, annoté et complété par M. Arthur Mourez, pharmacien à Rânes.

Un ami m'avait dit : « Pour Rânes, voyez donc M. l'abbé Lévesque<sup>1</sup>, son ancien curé, un vénérable vieillard, retiré à l'hospice d'Ecouché ». Je m'y rendis et frappai à la porte du prêtre. Il relisait une homélie qu'il devait prononcer le lendemain; car il seconde encore, non pas de tout son cœur, mais de toutes ses forces M. Le Curé-Doyen dans son ministère. Je lui exposai le but de ma visite et c'est d'une voix nette, sans autre hésitation que pour retrouver les noms qu'il me retraça le martyr de sa paroisse:

« Ce sont des souvenirs pénibles que vous me demandez d'évoquer car je crains de ne pouvoir vous les présenter avec toute la précision que vous désirez.

Le 10 août dans la soirée, l'aviation de chasse américaine avait déjà fait 11 victimes à l'Aunay-Sorel<sup>2</sup>. L'office fut célébré le samedi 12 et les corps déposés dans la chapelle du cimetière, la plupart étaient des réfugiés du Calvados.

Le bourg de Rânes était fréquemment, nuit et jour, traversé par les convois souvent attaqués par les bombes et mitraillages alliés. Ce fut ainsi que le samedi 12, notre secrétaire de mairie, Denise Chevreuil, fut tuée en regagnant son domicile à la Forêterie<sup>3</sup>.

Le dimanche 13, je ne comptai que 12 fidèles à la messe... Le temps était très couvert, la place de l'église encombrée de véhicules de toutes sortes, un poste émetteur devant la porte de

---

<sup>1</sup> - M. Le Chanoine François Lévesque, né à Céaucé en 1864, prêtre à Sées en 1892 et vicaire à Lougé-sur-Maire, puis à Saint-Bomer-les-Forges, 1894, Curé de Sainte-Croix-sur-Orne, en 1898 et de Rânes en 1913.

<sup>2</sup> - Jeudi 10 août: Bombardement et mitraillage de l'Aunay-Sorel. Autour des bâtiments des fermes Gallot et Bellanger, dissimulés sous les arbres, s'était installé les jours précédents un groupe de chars légers allemands, accompagné d'un poste émetteur de radio, repéré d'ailleurs durant l'après-midi par l'aviation de chasse. Vers 20h 30, six chasseurs attaquèrent brusquement à la bombe et à la mitrailleuse lourde. L'effet fut terrible: plusieurs bâtiments de la ferme Gallot s'écroulèrent faisant des victimes, dont Roger Gallot, Solange Prodhomme, de Rânes, et plusieurs réfugiés de la plaine de Caen. Les secours, malgré l'obscurité, s'organisèrent très vite dès que la nouvelle fut connue. Les blessés furent emmenés par l'ambulance de l'hôpital d'Argentan, replié à Boucé. Signalons qu'un médecin SS d'un groupe de chars était sur les lieux un des premiers et avait pu, aidé par un représentant local du Service de Santé, amputer dans la maison Bellanger trois personnes grièvement blessées. Les morts sont: Roger Gallot, Solange Prodhomme, Colette Leglanée [*Colette Le Gloarec sur le Mémorial de l'Université de Caen*], Madeleine, Michel et Constant Jeanne, Armand Grillot [*Armand Grihaut sur le Mémorial de l'Université de Caen*], Gilbert Jouannet [*Gilbert Joimel sur le Mémorial de l'Université de Caen*], Hélène et Louis Gasnier.

<sup>3</sup> - Samedi 12 août. – 18h30, attaque d'un convoi de trois ambulances allemandes venant du front nord qui, après s'être engagé vainement sur la route de Boucé, s'était dirigé sur Argentan, par la seule route demeurée libre.

la nef. Dès les premières heures de la matinée, la population se réfugiait dans les villages, on sentait s'approcher la bataille. Le temps se levait vers 10h, et le ciel devenait propice aux raids de l'aviation. Une accalmie s'étant produite, quelques habitants du bourg se risquèrent à rentrer chez eux pour emporter ravitaillement et objets de première nécessité. Mais vers 16h, les signes annonciateurs de l'avance alliée se manifestaient : les chasseurs-bombardiers (des types Typhoon, Thunderbolt, Mosquito) survolaient à basse altitude le bourg, le Mesnil-Angot, le Bisson, la Robillardière, le Forge et les Moulineaux. Deux bombes de petit calibre tombaient à la Robillardière à 17h 30 dans l'herbage de M. Barré et plusieurs autres dans l'étang de M. Péan<sup>4</sup>. Les ambulances allemandes se succédaient à très vive allure sur la route de Carrouges, en direction de Fromental ; des estafettes motocyclistes furent entendues, paraît-il crier en passant : « Tommies... Tommies !... »

Rânes ne comptait guère qu'une quarantaine de défenseurs, soldats isolés peu armés : un canon de campagne était posté face à l'école des filles et la maison Gontier, un autre dans la charmille du presbytère.

Pendant ce temps, une patrouille de l'avant-garde de la colonne américaine (3<sup>e</sup> D.B. du général Patton<sup>\*</sup>) venant de Pré-en-Pail, par Ciral, Carrouges et le Pont d'Hatrel, composée de 4 tanks légers, descendait la côte de la Bigottière et celle des Moulineaux : vers 17h à la Barbelière, les Allemands se débandaient dans les bois environnants, aux cris de : "Amérique... Amérique !" <sup>5</sup>. Après une halte au pied de la côte du Bois Bellanger et à la ferme Troussard<sup>6</sup> c'est entre 19h 30 et 20h que les premiers éléments se présentèrent devant Rânes, faisant feu de toutes pièces. Bien qu'accueillis par des armes automatiques allemandes retranchées à cet endroit, des corps à corps furent livrés à l'orée du bourg autour de l'école des filles, des maisons Gontier, Leroy et Coupriet, 3 américains sont tués près de la maison Gontier. Renonçant à poursuivre leur progression, par suite de cette légère résistance ennemie, le repli de cette avant-garde fut ensuite ordonné par les Américains.

Le premier obus tomba à 20h 15 sur la maison Néolet, bientôt suivi de plusieurs autres, y déterminant un commencement d'incendie ; un autre s'abattit près de l'église, criblant d'éclats le monument aux morts, défonçant la porte de la chapelle Saint-Laurent.

---

<sup>4</sup> - Dimanche 13 – Un convoi de 8 camions de munitions, attaqué lui aussi à la mitrailleuse lourde, brûlait vers 18h 30 à la Robillardière face aux maisons Besnier et Dalifard, à 15 mètres d'une tranchée ouverte où se trouvaient réunies ces familles et non loin d'un ancien abreuvoir où étaient réfugiés une vingtaine de personnes des familles Bouquerel, Millet, Gaubert, Buhin, sans qu'aucun civil ne fut blessé par un éclat.

<sup>\*</sup> Note : En fait, la *Third Armored Division* qui est entrée à Rânes le 15 Août 1944 faisait partie de la *First Army* commandée par le Général Courtney Hodges, et non de la *Third Army* commandée par le Général George Patton. La confusion est fréquente, même chez les américains ; voir l'article *Patton vs. Hodges* sur le site de la *Third Armored Division* : [www.3ad.com/history/wwll/feature.pages/patton.hodges.1.htm](http://www.3ad.com/history/wwll/feature.pages/patton.hodges.1.htm)

<sup>5</sup> - Une concentration allemande de 150 soldats se repliant sur Rânes en longeant les fossés, fut surprise par un fort mitraillage au niveau des herbages appelés les Vorosses.

<sup>6</sup> - Témoignage de ses habitants, lesquels ont causé brièvement avec les soldats alliés.

Le soir le bruit courut que les Allemands avaient donné l'ordre d'évacuer Rânes. Mais ni mon vicaire ni moi-même ne voulions abandonner notre poste. Nous étions au centre du bourg et mieux placés qu'ailleurs pour porter à mes paroissiens les secours de la religion que l'on ne manquerait pas de venir nous demander au presbytère.

Les familles, bloquées sur place, se réfugièrent dans leurs caves et principalement dans celles, voûtées, du château. Rien ne nous fut épargné pendant cette nuit du 13 au 14 août : balles traçantes et incendiaires, fusées lumineuses parachutées, visibles à plus de 2 kilomètres à la ronde, salves d'artillerie<sup>7</sup>. Vers 1h 30, un obus percutait sur le pignon de la cave Sochon, faisant écrouler l'édifice sur ses occupants ; à 5h, un autre sur la maison Lantoine et venait s'écraser sur le baromètre de l'église.

Malheureusement pour nous, l'ennemi s'était ressaisi : des renforts SS venant du front nord, de Vassy en particulier, renforts d'hommes et de matériel lourd, traversaient les différentes rues du bourg, au milieu des débris de verre et de glaces qui encombraient déjà les chaussées.

*Lundi 14 août.* C'est au début de la nuit que furent tués M. Niepceron, Mmes Poisson et Véron. Le docteur Samoyeau, appelé par un soldat allemand ne put que constater le décès et soigner toutefois Mme Niepceron. Je les trouvai le 14 au matin, gisant sur le seuil de leurs maisons. Mon premier mouvement fut de rentrer par décence ces malheureux dans leur demeure, mais les forces me manquèrent. Je sollicitai l'aide d'Allemands qui passaient par là. Ils me la refusèrent en goguenardant. Ce ne fut que vers 14h, avec le concours de plusieurs bonnes volontés que fut rendu à ces corps le plus élémentaire des devoirs.

Vers 4h, les maisons Gentil et Mourez situées face à l'église, commencèrent à brûler, le feu ayant été sans doute mis par des bombes incendiaires. Une accalmie se produisit à 5h, ce qui permit à plusieurs personnes de gagner elles aussi le château. La place était quasi déserte ; seule une voiture de 4 officiers allemands contre la mairie et quelques soldats isolés.

Dès l'aube, la canonnade reprit avec violence, soutenue par une attaque des fameux « double-queue »<sup>8</sup>. Au château, une torpille était tombée sur la ferme. Tous n'eurent que le temps de se réfugier dans la cave du fond.

---

<sup>7</sup> - Celles-ci, batteries de 105 américains, provenaient des herbages situés au Champ-de-la-Pierre (d'Andigné et Couprit) et également d'un autre emplacement près de la rivière, aux abords de Sainte-Marie-la-Robert (témoignage de M. D., de Saint-Martin-l'Aiguillon, lequel accompagnait les artilleurs : « Nous tirons sur le clocher de Rânes », lui avait-il été dit !!).

<sup>8</sup> - Au même moment se produisait, par un autre groupe de bombardiers aidés de Mosquitos, l'attaque d'un important convoi de munitions et de ravitaillement, camouflé dans le village de la Barbelière. D'après le témoignage de M. Cl. Cantin, sur 45 véhicules, 38 furent endommagés dont 30 entièrement détruits. Toutes les habitations furent brûlées, sauf celles des familles Sillère, Dugrais, Coutier et Cantin. De bonne heure, on pouvait apercevoir des villages voisins, d'énormes nuages noirâtres montant dans le ciel et entendre très distinctement les explosions de camions.

De bonne heure, l'avance alliée essaie de reprendre<sup>9</sup>. Plusieurs tanks Sherman sont détruits autour de la ferme de la Bigottière dont les communs ont été brûlés dans la nuit. Les obus allemands pleuvent sur la route de Carrouges, en provenance de la grande futaie du Champ-de-la-Pierre appelée l'allée des Moulineaux. La réaction ne se fait pas attendre. L'aviation fait pleuvoir un déluge de feu sur cette vénérable avenue (voir *Pays d'Argentan* mars 1946, article Le Champ-de-la-Pierre).

A midi, notre dévoué vicaire, M. l'abbé Ruel, MM. Gigan et Lenouvel, après avoir déposé le corps de M. Niepceron dans la maison de M. Grassin, parviennent au château et y amènent Mme Niepceron grièvement blessée durant la nuit, sa fille et la petite Paulette Véron. Ils viennent grossir le nombre de ceux qui s'abritent déjà depuis vingt-quatre heures dans les grandes caves, lesquelles jusqu'ici tiennent bon.

Le feu prend toujours des proportions sans cesse croissantes. Profitant d'une légère accalmie, M. Picot essaie de regagner son domicile et d'y sauver quelques effets. Peine perdue !... la maison Gentil n'est qu'un brasier. Le toit du café Lantoin a été « soufflé » dans la cour située derrière celui-ci. Il rebrousse chemin vers le château où les Allemands se sont répandus dans toute la maison et se livrent à un pillage en règle. Du côté de la ferme une équipe d'hommes réussit à couper une charpente, arrêtant l'avance de l'incendie vers le corps principal du bâtiment central.

Pendant toute la journée du 14, les canons s'acharnèrent sur la commune et notamment sur l'église et le presbytère, malheureusement voisins de l'école de garçons, où avait été constitué un dépôt de matériel et de munitions, connu des alliés.

Dans l'après-midi, avec mon vicaire, j'avais procédé au déblaiement de l'église, dans l'intention d'y célébrer dignement la fête de l'Assomption, fête patronale. Rentrés au presbytère, nous avons la douleur de voir les incendies se développer sur tous les points à la fois. Est-ce le fait de bombes et d'obus amis ou de la malveillance des ennemis ? On pense que les uns et les autres se partagent l'origine de ces destructions inutiles car elles n'avançaient guère les opérations. Le feu formait bientôt autour de l'église un cordon insatiable !...

Soudain, un fracas épouvantable couvrit le crépitement des flammes et m'arracha à cette horrible contemplation : une bombe était tombée dans les dépendances du presbytère, creusant un immense entonnoir. Je savais que mon vicaire, M. l'abbé Ruel<sup>10</sup>, se trouvait au point de chute et j'eus aussitôt la conviction qu'il avait été tué. Je ne pus découvrir son corps (ce ne fut

---

<sup>9</sup> - La gauche de la colonne américaine, qui doit venir par la route de Joué-du-Bois au Champ-de-la-Pierre, n'atteindra le Pont-Perrin que le soir et ne fera sa jonction que le mardi matin avec la droite venant de Carrouges, arrivée dès le dimanche soir dans les faubourgs de Rânes.

<sup>10</sup> - M. l'abbé Charles Ruel, né à Saint-Laurent-de-Sées, le 9 mai 1878. Prêtre le 28 mai 1904 et vicaire à La Coulonche, curé de Saint-Léonard-des-Parcs, 1911 et d'Auguaise, 1922, il avait démissionné le 1<sup>er</sup> octobre 1934. Depuis quelques années, il aidait M. le curé de Rânes, comme prêtre auxiliaire. Ardent patriote, il était le dévoué secrétaire du Comité des Prisonniers.

que le lendemain que des ouvriers venus me seconder dans mes recherches, aperçurent parmi la pierraille et les débris de toutes sortes le bout de la chaussure de mon affectionné vicaire. Il ne portait aucune blessure, la commotion avait seule causé la mort). Alors je regagnai tristement ma chambre, sursautant à chaque nouvelle explosion qui se produisait autour de moi. Sans aucun répit, les avions survolaient Rânes pour rechercher l'ennemi<sup>11</sup>, régler le tir et nous arroser de bombes ou de mitrailles !...

Aux environs de 20h, nouveau bombardement massif du château et du centre du bourg par les avions « double-queue ». De loin, on entend éclater les bombes. Une des dernières tombe sur un bâtiment appartenant à M. L. Chauvin, produisant la terrible catastrophe que l'on sait : sur 17 personnes qui s'y étaient réfugiées, des familles Chauvin, Simon, Requier, Guillemet, 11 furent tuées sur le coup par l'effroyable déflagration. A 23h, on vint me chercher pour administrer une personne gravement blessée dans l'herbage voisin de la Cour-Gallot. Je m'y rendis, les balles sifflaient sans que je sache si elles étaient allemandes ou américaines. Je pus faire l'atroce bilan de la journée : 2 tués au Mesnil-Angot, Mme Lefèvre et une personne âgée de la famille Pintran et 11 tués dans l'étable de M. Lucien Chauvin au bourg. La mairie, de plus avait flambé avec toutes les archives communales, le clocher lui aussi avait brûlé... Au château, durant la nuit, le feu avait pris des proportions inquiétantes, du côté de la ferme et des communs, le corps du bâtiment était menacé. M. Claude Richard parlait d'évacuer vers une tranchée située du côté de la Brumanière.

*Mardi 15*, aube de la Libération. Le calme renaît peu à peu, différentes personnes établissent un nouveau coupe-feu du côté de la cuisine du château, d'autres le quittent et se dirigent vers Le Plessis, pensant y être plus en sûreté. Hélas, ce répit ne devait être que de courte durée, le bombardement reprend plus violent que la veille et de ce fait, aucun départ n'est envisagé. Les effets de souffle sont tels que les matelas attachés aux soupiroux ne peuvent résister. Les Allemands ont l'ordre de tenir coûte que coûte jusqu'à midi. Certains groupe de la Wehrmacht se replient et sont remplacés par des SS. A 6h, en allant à l'église pour dire la messe, je rencontrai deux personnes qui me conseillèrent de les suivre dans le chemin du Plessis, elles le jugeaient très sûr. Je ne pus me résoudre à les accompagner. A l'église, j'étais seul, je commençai l'office. Un peu avant l'offertoire, un obus s'abattit sur l'église, crevant la voûte, les balles sifflaient autour de moi, à croire qu'un observateur dirigeait le tir, les marches de l'autel étaient criblées... Or, vous savez qu'un prêtre ne peut, sans sacrilège, une fois dit l'offertoire, suspendre l'office divin et comme je craignais d'être tué avant de l'avoir achevé, je me réfugiai dans la sacristie. Je pris le parti de rentrer au presbytère en longeant les murs de l'ancienne gendarmerie. Un avion survolait le bourg et le criblait de mitraille. En arrivant à la maison, je fus légèrement blessé à la lèvre par un projectile, je me confinai dans ma chambre où je restai jusqu'à 11h. Les obus ne cessaient de pleuvoir sur le bourg, les murs du presbytère tremblaient, je crus prudent de descendre à la cave un peu en sous-sol...

---

<sup>11</sup> - Dès le début de l'après-midi de lundi 14, l'aviation américaine d'observation se montrait dans le secteur sud de Rânes, en dépit du tir intermittent de la DCA. Un chasseur allié devait être abattu dans la soirée au Mesnil-Angot.

*Ultime résistance allemande.* – Les SS sont là, toujours courant en tout sens, du château à la grille, les uns tirant des fenêtres du premier étage, d'autres de la cave. L'un deux comme fou, lâche au hasard à l'intérieur, une rafale de sa mitrailleuse. Personne heureusement n'est touché. Un autre monte dans un sapin et essaie de tirer sur les premiers éléments alliés qui pénètrent dans Rânes<sup>12</sup>, il est aussitôt abattu. Enfin, un plus jeune exhorte ses camarades à cesser un combat inutile et se défait de ses armes.

*La Libération.* – Il est midi. Les chars défilent maintenant en force dans un bruit et une poussière indescriptibles. Il est temps de signaler la présence de tous ces habitants terrés un peu partout pour éviter de pires désastres. M. Claude Richard accourt à la grille, il agite un drapeau de la Croix-Rouge, hâtivement confectionné. Les premières ambulances s'approchent et se proposent d'emmener plusieurs des nôtres blessés. Rânes est enfin délivrée, coïncidence juste, le jour de sa fête patronale ! Les tirs d'artillerie recommencent, des batteries allemandes ripostent des bois de Rânes et de Saint-Brice, semble-t-il. L'avance des troupes reste pendante. Les Alliés redoutent une contre-attaque désespérée. Au sud du bourg dans les herbages de la Forge et de Mesnil-Angot, les camps s'organisent activement, un terrain d'aviation s'installe dans les Douze-Acres. L'artillerie américaine entre déjà en action pour appuyer la colonne se dirigeant vers Fromentel et la route de Paris à Granville, enjeu de cette phase de la bataille.

Aux abords immédiats de Rânes, dans deux près situés de part et d'autre de la R.N., une formation sanitaire vient de planter ses tentes, les ambulances sont prêtes à partir au premier signal<sup>13</sup>, déjà beaucoup de personnes parcourent les unités amies et engagent de cordiales conversations avec des soldats d'origine canadienne. Pas un nuage au ciel, le soleil brille sur ce coin de terre normande que dévastent encore le feu et les tirs de barrage des deux adversaires. Vers 13h se produisit un répit. Je pensai que c'était l'heure du repas pour l'artillerie et l'aviation. M. Claude Richard en avait profité pour venir me chercher dans ma retraite. Il s'était avancé en tenant haut un drapeau blanc. Il insista tant que je me laissai convaincre et le suivis dans une cave du château. Là, on vint me chercher pour donner, quelques instants plus tard, les secours de la religion à un membre de la famille du receveur des Postes que devait emmener une ambulance américaine. Ce que j'avais pris pour une trêve était le passage à une autre phase de la bataille. Soucieux de ménager leurs effectifs, les Américains n'avaient osé prendre le 13 au soir le bourg de Rânes absolument dépourvu de troupes. Ils avaient jugé plus expéditif de le détruire.

---

<sup>12</sup> - Dès 9 heures du matin, en liaison constante avec l'aviation, des autos mitrailleuses américaines escortées d'éléments marchant à pied quittent la R.N. à la Gouvrionnaire, commençant le nettoyage des différentes routes situées au sud du bourg. Elles passent successivement à La Forge, La Robillardière, Le Perron pour essayer de gagner Le Bisson, cherchant d'éventuels isolés allemands et les nids de résistance. Quel ne fut pas l'étonnement d'un officier américain, au Perron, lorsqu'on lui apprit que les derniers Allemands avaient quitté ces villages dès le dimanche 13, au soir et le lundi 14 au matin.

<sup>13</sup> - Une très importante formation sanitaire devait, le jeudi 17, s'installer au nord de Rânes dans les Rainettes. Là furent soignés plusieurs blessés de la commune, avant de gagner les hôpitaux de l'arrière.

Différentes personnes dont MM. Claude Richard, Piednoir, Legot, Bouquerel se hâtent de faire le tour du bourg et réussissent à ramener au château quelques blessés. Deux tanks alliés au début de l'après-midi, pénètrent dans l'herbage Blanchard. Les équipages, accueillis par des Rânaï terrés dans le chemin creux du Plessis, se rendent à la ferme Lelièvre pour quelques instants. Ils insistent tant pour que personne ne reste dans cet endroit devenu peu sûr. Une grande partie de ces réfugiés décide alors de quitter et de gagner Le Bisson et La Robillardière.

D'autres éléments de l'infanterie américaine descendent la route d'Ecouché en direction de La Forêterie, en longeant les murs, tirant des rafales de mitraillettes de tous côtés. Une « jeep » sur laquelle avaient pris place MM. Richard et Bouquerel emprunte la même route et emmène aussitôt au château une autre blessée, Mme Piednoir, laquelle vient d'être trouvée, très sérieusement touchée, près de la maison de M. V. Delange. Dans le courant de l'après-midi, dès que la nouvelle de la prise de Rânes fut connue, bien des personnes essayèrent de rentrer dans le bourg, soucieuses de savoir ce qu'était devenue leur maison dans la tourmente. Malheureusement les tirs ayant repris, les Américains de plus, s'y opposant en certains endroits, bien peu réussirent à y pénétrer et durent attendre le lendemain. Nuit calme, troublée par le tir d'une grosse batterie alliée, située derrière La Bigottière et la riposte d'une batterie allemande<sup>14</sup>. La rue de La Ferté brûle à son tour...<sup>15</sup>

*Mercredi 16 août.* – Dès les premières heures de la matinée, les équipes s'organisent pour retirer nos morts et porter secours aux sinistrés. D'autres personnes de bonne volonté se rendent au ravitaillement en pain au Bisson, où une boulangerie allemande et un dépôt important ont été signalés. On réussit à monter au château des médicaments et des pansements, mis en sûreté à La Forge, lesquels seront d'un précieux secours pour nos blessés. Vers 10h, les obus recommencent à pleuvoir sur Rânes, le feu gagne les maisons de la rue Traversière en partie épargnées jusque-là. En essayant de sauver un peu de linge, Ch. Sérée et un ouvrier de M. Lecointe sont atteints par des éclats, ils réussissent à gagner le poste de secours où divers soins leur sont donnés. La situation est intenable sur la place. Tous refluent rapidement du centre par la route de Vieux-Pont en grande partie pour se mettre à l'abri. Au château, M. Cl. Richard a la pieuse pensée de descendre à la cave un cadre du Sacré-Cœur trouvé intact dans une chambre. A peine est-il accroché au-dessus du lit occupé quelques instants auparavant par M. le Curé qu'un nouvel obus éclate sur les murs de derrière, des éclats pénètrent par les soupiraux, le cadre tombe en miettes et plusieurs personnes sont

---

<sup>14</sup> - Les plus lointains obus de cette dernière ont été signalés tombés dans les herbages de M. Guérin, au Perron et à Ecorché à l'extrémité sud de la commune.

<sup>15</sup> - A la liste déjà longue des victimes civiles du lundi 14, devaient s'ajouter le mardi 15 d'autres noms : à la Guittonnière, Bernard Poulain et Mme Cottreuil ; à la Candièrre, D. Villain et L. Guichard.

légèrement atteintes<sup>16</sup>. Enfin libérés et à quel prix, nous avons décidé dans cette matinée du 16, d'inhumer nos morts, mais un seul put l'être. Pendant la cérémonie, un obus était tombé à quelques mètres de la fosse commune préparée, d'autres le suivirent. Je restai pendant trois heures et demie dans l'abri du fossoyeur puis j'allai au Plessis pour demander dans une ferme quelques nourritures. Il n'y avait personne, je poursuivis jusqu'à La Berrerie où l'on me demandait pour des confessions.

17 août. – Nous pûmes reprendre le cérémonial d'inhumation. Les trois victimes de la rue Traversière ont été retrouvés à l'état de débris calcinés, les malheureux avaient été brûlés dans leurs demeures. Des Allemands isolaient rôdaient encore çà et là, auxquels les Américains donnèrent une chasse en règle. On retrouva en outre de nombreux cadavres ennemis sur les routes conduisant au bourg. Le bilan était lourd pour ma paroisse : 43 victimes dont 13 réfugiés, 2 morts aux front, 2 en captivité, 2 morts mystérieuses, 7 résistants déportés<sup>17</sup> morts en Allemagne, car le groupe régional de la résistance avait son siège dans les bois situés au nord de Rânes<sup>18</sup>.

« Quelle lamentable fin de sacerdoce, monsieur ! Cette paroisse si vivante que j'aimais tant, que j'ai administrée pendant trente-trois années, je l'ai vu décimée par la mort, anéantie par un déluge d'obus, de bombes et par l'incendie... Je l'ai quittée en novembre 1945. Pour aller

---

<sup>16</sup> - Autres victimes dans cette journée du mercredi 16 : des réfugiés tués dans leur abri à la Noë et à La Durandière (A. Hervieu, Marguerite, Arsène et Roger Aumont, Germaine Anne et Fernand Janvry [*Ferdinand Genvrin sur le site de Mémorial de l'Université de Caen*]). Plusieurs blessés dans la famille de M. E. Poulain. Un tank ambulance acceptera, le jeudi 17 dans la matinée, d'aller, conduit par une personne du bourg, chercher ces blessés sur place, bien que le terrain ne soit pas encore nettoyé, et les évacuera sur les hôpitaux de l'arrière.

<sup>17</sup> - Ce sont Fernand Fontelaye, Fernand Fontaine, Eugène Bisson, Léon Brossard, Pierre Hamon, Roland Guibé [*il s'agit en fait de Robert Guibé*]. Les onze morts de la maison Chauvin sont MM. Lucien et Jean Chauvin, M. Simon, M. et Mme Requier et leur fille, M. Chrétien, M. et Mme Guillemet et leur père, M. Léon Hervé.

<sup>18</sup> - Notes extraites du carnet de bord de l'auxiliaire sociale de Rânes (d'après Hélène Dufau : *Le tragique été normand*).

- 18 août. - enterrement des sept autres victimes.
- 20 août. - Premier jour calme. On a dit la messe dans la salle du patronage. L'autel est sur la scène. Le curé, qui a 80 ans, lit en pleurant la liste des victimes de la semaine. Il recommande aux survivants la charité, l'entr'aide, condamne le pillage. Le canon s'est tu. Nous recevons des vêtements, des chaussures qui sont bien venues, mise à part une paire de souliers de bal en lamé !... La Croix-Rouge vient nous voir.
- 21 août. - Il pleut. Les plafonds sont transpercés. Je scie des lattes arrachées à la toiture et confectionne des porte-manteaux pour le vestiaire qui s'organise avec les envois.
- 23 août. - Notre première sortie dans le bourg entièrement brûlé.
- 24 août. - Nous commençons la distribution de vitrex, de vivres et de vêtements.
- 5 septembre. - La marchande de beurre est revenue. Quelques commerçants ont ouvert boutique dans les maisons et les granges rafistolées avec des planches. C'est la première animation depuis les bombardements.
- 10 septembre. - La fille du pharmacien vient de naître. On l'a baptisée aussitôt. Le clocher étant trop ébranlé pour sonner la cloche, le sonneur est monté en haut et il a tapé sur la cloche avec un maillet. Pour la première fois depuis des semaines, Rânes a entendu de nouveau la voix de ses cloches. Cela semble merveilleusement beau et bon. Voilà que des gens rient que je n'avais jamais vu sourire !...



serrer les mains des survivants dans les ruines, je n'avais plus la force physique mais c'est le courage qui m'a manqué pour seulement leur faire mes adieux en chaire... »

Le bon prêtre garde maintenant le silence. La douleur qui voilait ses dernières paroles a soudain éclaté. Il pleure d'abondantes larmes sur tant de désastres qu'il n'a pas pu conjurer, sur tant de deuils qu'il n'a pu consoler.